Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 37

Artikel: Le chevalier Guisan [Schluss]

Autor: Dajoie, Ami

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-712634

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

Le Commandant en chef de l'Armée

Q. G. A., le 2 juillet 1940.

Ordre d'Armée

Au moment où une partie de nos effectifs vont être licenciés et mis de piquet, tandis que le gros de nos troupes demeurera sous les armes, je mets l'Armée en garde contre les dangers qui la guettent, à l'intérieur comme de l'extérieur.

Le premier danger, c'est un excès de confiance dans la situation internationale. L'armistice n'est pas la paix. La guerre continue entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. D'un jour à l'autre, elle peut se rallumer en des pays nouveaux, se rapprocher de nous et menacer notre territoire.

Le second danger, c'est un manque de confiance en notre force de résistance. Sans doute, l'expérience des dernières batailles vient de révéler l'efficacité des nouvelles méthodes offensives; des armées bien plus puissantes que la nôtre ont été battues.

Mais ce n'est pas une raison pour nous abandonner au défaitisme et douter de notre mission.

Nous possédons un moyen de défense des plus efficaces: notre terrain. Il complète la force et le nombre de nos armes, et, si nous savons en tirer le meilleur parti, il constituera, lui aussi, entre nos mains, une défense redoutable.

La guerre a montré que les escarpements, les gorges qui abondent dans nos forêts et nos montagnes, sont des obstacles infranchissables aux chars. Ils nous offrent aussi une sérieuse protection contre les attaques aériennes.

Mais il ne suffit pas de compter sur cet avantage. Il faut garder un moral solide et un cœur fier.

Lors même que nous ne devrions pas remporter une victoire immédiate, nous nous battrons. Nous disputerons notre terrain pied à pied, et nous sauverons l'honneur de l'Armée et du Pays.

Le Général: *Guisan.*

L'histoire véridique d'un ancêtre du Général Guisan

LE CHEVALIER GUISAN

par Ami DAJOIE (Suite et fin.)

Pour la troisième fois dans sa vie, les médecins le condamnaient. Guisan cependant, loin de se laisser abattre, réagit avec violence et refusa l'assistance d'un prêtre. Il se sentait assez fort pour retourner à Paris et mourir au milieu de quelques-uns de ses amis.

Il ordonna à son domestique de faire venir le maître de poste. Mais ce domestique était un drôle de la pire espèce; il avait eu vent de la fortune de Guisan et dès que ce dernier fermait un œil le domestique, aidé d'une épaisse cuisinière furetait dans tous les coins de la pièce, ouvrait les armoires à la recherche d'un problématique trésor. Une nuit cependant, il réussit à forcer la serrure du coffre de Guisan. Ce dernier, éveillé par le bruit, secoué de fièvre, saute à bas son lit, se traîne jusqu'à son épée et chasse le voleur qui ne croyait pas le malade si vigoureux.

Enfin il peut parler au maître de poste et, moyennant un solide pourboire, le persuader à atteler un char. Le médecin, au courant de cette fuite, accourt, croit à une plaisanterie, s'indigne. La fièvre monte de plus en plus et le maître de poste a disparu. Enfin un postillon conquis par l'or du chevalier consent à mettre le malade dans sa cariole et à le conduire hors de Rochefort. Le voilà sur la route de Paris. Il se croit sauvé.

Non, pas encore! Le postillon embourbe son char dans une ornière, se présente devant Guisan, lui réclame de l'or et menace de l'abandonner. En fait d'or, Guisan sort de sa valise un révolver et ordonne au larbin de réparer la malle et de reprendre la route. Cette énergie sauve le malade qui arrive enfin à Paris où un mois de soins le rétablit.

A la fin d'août 1781, alors que le Chevalier s'apprêtait à reprendre la mer pour se rendre à nouveau dans les colonies, un incident heureux survint. Il passa quelques jours dans une noble famille, les De La Vallière dont il ne manqua pas de remarquer le plus jeune des filles, Julie. Il fit sa demande en mariage et aussitôt pensa aux noces car l'escadre sur laquelle il projetait de s'embarquer pouvait prendre la mer d'un instant à l'autre. Or pour un tel mariage il fallait le consentement du roi, c'est dire que les démarches pourraient durer un bon mois, à condition que tout marche à merveille. Hors la voie administrative pas de salut et l'escadre venait d'annoncer son intention de quitter l'Europe dans huit jours. Mais comme la chance toujours marchait au pas avec Guisan, le Vaudois, en cinq jours obtint son autorisation de mariage et la permission d'embarquer avec sa femme sur le plus beau voilier de l'escadre.

Pour la première fois dans sa vie, Guisan aurait pu profiter de sa nouvelle situation. A Cayenne, considéré et vénéré comme un chef, aimé de sa femme, habile à faire fructifier ses affaires, il vivait heureux. Son autorité augmentait chaque jour. Chaque jour aussi, il essayait d'assainir de nouvelles terres ou d'introduire de nouvelles plantations.

Avec nos soldats

Vingt-quatre heures dans une cabane militaire

La nuit pèse de tout son poids sur cette cabane militaire coincée quelque part dans la montagne entre un glacier et un éboulis de granit. Au ciel, cependant, du côté de l'est, un peu de lumière commence à se jouer dans l'espace. Bien loin, le jour prépare sa venue.

C'est cette heure matinale que le rêve choisit pour identifier ses héros, prolonger ses aventures avant que brutalement le réveil et sa dure réalité ne se fassent sentir. C'est aussi l'heure choisie par le sergent pour donner la diane. D'un geste machinal sa main se crispe sur le réveil qui tousse dans la pièce. Un clairon bientôt répand aux alentours de la cabane un appel aigre et continu. Les choucas, dehors, s'ameutent et en un grand bruit d'ailes, quittent les rebords du toit. A l'intérieur, les hommes, secoués dans leur sommeil, se jettent nerveusement à bas de leur couchette et commencent à se vêtir. Les souliers, les premiers, entrent dans la danse, râclent les planchers, se heurtent contre les barreaux de fer et créent un bruit confus multiple.

Un quart d'heure après commence le lavage. Des sortes de douches envahissent le couloir et l'eau fait entendre un bruit rapide continu. On dirait une chanson d'amis.

Le linge de toilette autour du cou, les pieds, nus, le savon vigoureux, les soldats abordent leur tâche quotidienne par des douches froides et fécondes. Ici un soldat vient d'installer un petit miroir de poche à l'extrémité d'un ski cassé. C'est tout ce qu'il demande comme support. Il peut faire sa toilette, se raser et accorder à la propreté de la nature la propreté de son corps. Là c'est un soldat qui profite de l'eau savonneuse pour prendre un bain de pieds rafraîchissant.

La toilette est à peine achevée que le cuisinier annonce à travers la cabane l'heure du chocolat. S'il fait beau, les hommes le prennent volontiers dehors, sur la terrasse, face aux montagnes que le soleil peint de rouge, de rose, d'écarlate. Si le temps est mauvais, c'est le réfectoire qui accueille les appétits les plus féroces que l'on puisse imaginer. Ainsi à chaque petit déjeuner le cuisinier reçoit son certificat de capacité, car de son chocolat il ne reste bientôt plus qu'un souvenir bienheureux. C'est leur façon à eux, les soldats, d'exprimer leur satisfaction.

Aussitôt après commencent les exercices. Ils sont aussi variés qu'instructifs. Si l'hiver emprisonne le paysage, les exercices se passent sur la neige, en patrouille de reconnaissance, en exercices de tir, en varappe, en entraînements acrobatiques, Si l'été émaille sur les sommets ses belles chaleurs, les hommes étudient le terrain, prennent des positions et s'y fortifient, attendent de problématiques adversaires, jouent à la grande guerre comme de vrais soldats qu'ils sont.

La matinée toute entière absorbe les forces des soldats en exercices. Ils sont montés bien haut, lourdement chargés, ont vécu avec une intensité extraordinaire les quelques heures de la matinée. Maintenant déjà, alors que le soleil commence à s'approcher du Zénith ils regagnent la cabane affamés comme de jeunes loups et pleins d'une santé débordante.

En moins d'une demi-heure le repas de midi est absorbé et pourtant c'est un repas copieux, excellent, générateur de force. Mais le souffle des grands sommets, l'immensité des espaces est le meilleur des apéritifs.

Après le repas la détente s'empare de ces hommes et ils vont délier dans les dortoirs leur fatigue matinale. En une heure de détente ils récupèrent leur vitalité, retrouvent la souplesse de leurs muscles, se sentent enfin libérés des 30 ou 40 kilos qui pèsent sur leur dos. Ils sont prêts à recommencer.

Et ils recommencent bientôt. Au début de l'après-midi déjà un ordre est venu qui les groupe devant la cabane. L'exercice de ce matin se poursuivra dans d'autres conditions. Il faut surtout que les soldats puissent s'entraîner et qu'après un cours en haute montagne ils soient de taille à affronter tous les obstacles, tous les périls et tous les dangers. Il leur faut un jarret solide, un cœur sain, une poitrine dans laquelle l'essoufflement n'a vraiment pas beaucoup de prise. Il leur faut enfin une santé du tonnerre du ciel et une résistance exceptionnelle. Tous les exercices concourent à parfaire ce programme et à transformer les soldats en haute montagne en hommes extrêmement puissants.

Parfois les hommes mangent sur le lieu même des exercices. Le quartier-maître alors leur a préparé des rations doubles qu'ils ont emportées avec eux.

Quand la fatigue leur fléchit les reins et que les cacolets alourdis d'une mitrailleuse, d'un FM ou d'un support de canon léger meurtrissent leurs épaules, les hommes songent à la cabane. Ils la voient comme un havre de paix, de tranquillité et de camaraderie. Ils se réjouissent pendant des heures et des heures de l'instant qui marquera leur retour vers elle.

Après avoir vagabondé dans les pierriers, escaladé des glaciers, traversé des crevasses, les soldats, précédés de leur chef, regagnent la cabane militaire. A ce moment ils ne sentent plus la fatigue ni la rigueur du soleil, ni l'éclat de la neige. Ils songent au dortoir qui les appellera, ils songent au repas qui les attend, ils songent à cette heure de détente absolue et com-

---

Alors qu'il venait de terminer une longue tournée à l'intérieur de ses terres, il apprit que sa femme était tombée malade.

Il quitte tout et ventre à terre arrive chez elle. Il la trouve dans un état alarmant, fait venir les meilleurs médecins de la colonie, ordonne l'impossible pour la sauver. La jeune femme donne à ses proches des espoirs et des déceptions. Un jour elle paraît rose et souriant tandis que le lendemain, elle s'évanouit, se plaint de la chaleur, reste immobile, sans force. La faiblesse s'accentue et la jeune femme quitte la terre un soir d'automne en remerciant Guisan du bonheur qu'il a su lui donner.

La douleur qui accable le chevalier est écrasante. Il ne peut supporter nulle présence. Dans sa solitude, l'idée du suicide le hante, mais il est trop chrétien pour se tuer. Pendant huit mois, il se retire du monde, ne voit presque personne. Seul son travail le rattache à la vie.

Pendant cette triste époque les jaloux ne perdaient par leur temps et de multiples accusations contre Guisan l'attendaient dès qu'il reprit son activité.

En même temps qu'il luttait contre la sournoiserie des hommes, la Révolution grondait en France et les colonies en subissaient les contre-coups. Un vent de panique soufflait à travers le monde. L'indiscipline remplaçait la volonté des hommes.

Guisan, dès les premiers grondements, estima que sa tâche était achevée et qu'il pouvait rentrer en Europe. La fatigue, le chagrin, l'usure lente et efficace de son corps le transformaient en être avide de repos. D'ailleurs sa fortune était considérable pour l'époque: elle s'élevait à 160,000 francs. En outre une pension royale lui était promise.

Les troubles gagnaient la colonie. Les nègres excités sans discernement par des propagandistes louches, mettaient le feu aux plantations et aux maisons. C'est ainsi qu'ils apprirent à connaître le sens de «liberté, égalité, fraternité». C'est le cœur serré d'angoisse que le Vaudois quitta cette terre à laquelle il avait tant donné de lui-même.

Une dernière épreuve devait encore l'atteindre. Alors que la frégate du retour venait de passer Gibraltar et qu'elle voguait vers Barcelone, une tempête exceptionnellement violente la jeta contre le môle d'un débarcadère. La secousse fracassa tout le bâtiment et c'est avec peine que les hommes purent regagner la rive à la nage. Du coup Guisan perdait sa fortune, ses souvenirs, ses collections destinées à des musées d'histoire naturelle. Plus pauvre que jamais, il fut recueilli par le consul de France à Barcelone, puis séjourna dans le midi de la France jusqu'au moment où Paris le réclama. C'était pour lui remettre la décoration de Saint-Louis qui conservait sa valeur malgré la Révolution. Quelques passages dans les familles, quelques séances à l'Académie des Sciences où Guisan présenta des travaux forts appréciés, une demande de mariage refusée et Jean-Samuel revint vers sa terre natale, à Avenches même.

C'est ici qu'il devait retrouver la tranquillité tandis que le monde croulait sous les coups de la Révolution. En 1792 il

plète qui marquera pour aujourd'hui la fin de leur dur labeur. A la cabane quand ils y arrivent le postier a étalé sur les tables ses lettres et ses colis. Il y en a pour tout le monde. D'emblée un peu de joie se glisse au cœur des hommes et leur pensée descend vers la plaine où quelqu'un pense à eux. Ce quelqu'un c'est une sœur, une épouse, une mère. Dans la nuit qui vient, ils tissent dans l'espace des pensées avec ceux qui sont restés à la maison. A ce moment précis, autour de la table familiale, quelque part dans une maison de Suisse, le père ou la mère doit se dire:

— Qu'est-ce qu'il fait là-haut!

Ce qu'il fait après son repas, tout simplement il commence une partie de cartes, lit les journaux et s'inquiète des nouvelles, il écrit, lit parfois un roman policier, écoute un camarade raconter des histoires et tue le temps minute par minute jusqu'au moment où l'heure du repos a sonné.

Avant de gagner sa couchette il donne un dernier coup d'œil à la nature. Là-bas, dans la vallée, les lampes électriques des villages font songer à un ciel d'été et brillent comme autant d'étoiles. Ce qu'elles peuvent paraître lointaines c'est extraordinaire. On sent bien que la vie qui y coule y a un autre sens que celle d'une cabane militaire. On sent bien que là-bas dans la plaine, si les soucis y sont les mêmes, les solutions sont diverses.

Depuis longtemps le soleil s'est couché, il arrose de ses couleurs pastels encore quelques sommets. Les choucas lancent un dernier cri comme si la fin du monde allait arriver et un froid sec, nerveux, commence à s'infiltrer dans la pièce. Un homme qui est déjà dans sa couchette crie alors:

— Ferme les volets!

Il suffit de cet ordre pour que la contemplation s'estompe et disparaisse. La réalité pendant quelques minutes fait valoir ses droits et les hommes s'étendent sur leur couchette baignant dans leur fatigue et leurs rêves.

Le sergent fait une dernière tournée, éteint les lumières et la cabane, d'un seul coup, se replie sur elle-même. On dirait qu'elle s'enferme dans le silence pour mieux protéger le sommeil des soldats. *F. G.*

Vers une ère nouvelle?

La conclusion de l'armistice entre la France d'une part, l'Allemagne et l'Italie de l'autre, ne pouvait provoquer dans notre pays autre chose qu'un immense sentiment de soulagement, égoïste en soi, mais bien compréhensible si l'on songe qu'une fois de plus encore, la Suisse a échappé au triste sort qu'ont dû subir d'autres Etats moins favorisés. Mise à part la tristesse qui nous étreints à la pensée de toutes les misères qu'a engendrées cette guerre, l'idée que l'on ne se bat plus à nos frontières nous réconforte plus que nous ne saurions l'avouer.

Mais jusqu'à la signature d'une paix durable, l'armistice ne représente qu'une trêve sur la base de laquelle il serait dangereux de se laisser aller à des illusions, comme l'a dit si justement le président de la Confédération dans son récent message au peuple suisse. Les fortes paroles prononcées à cette occasion étaient attendues et elles n'ont pas déçu ceux qui devaient les recueillir et en tirer des conclusions.

Bien que le continent reste en état d'alerte du fait que l'Angleterre continue la lutte contre les puissances de l'axe, nous pouvons, nous Suisses, néanmoins songer à une démobilisation partielle et graduelle de notre armée. Ceci n'ira pas sans créer des difficultés d'ordre économique considérables; mais le Conseil fédéral, dont le porte-parole n'a pas caché qu'il entendait dorénavant être à même d'agir, si besoin en était, vite et d'autorité, les attend de pied ferme et il assumera ses responsabilités — qui sont lourdes — en dehors et au-dessus des partis.

Le peuple suisse doit suivre son gouvernement dans cette voie et lui faire confiance sans réserve. Certes, beaucoup de nos soldats voient venir la démobilisation avec une certaine crainte, car rien ne leur assure encore qu'ils retrouveront intacte l'ancienne situation civile que l'appel sous les armes leur a fait brusquement quitter, mais à ceux-là même s'adressait le président de la Confédération en disant: «Le travail, le Conseil fédéral en fournira au peuple suisse coûte que coûte.» A l'heure où nous savons aller au-devant d'une période difficile entre toutes, ces paroles énergiques émanant d'une autorité supérieure doivent donner à ceux à qui elles s'adressent en premier lieu, le sentiment que tout sera mis en œuvre pour lutter contre les maux de l'après-guerre, si l'on ose déjà qualifier ainsi les temps à venir. Nous ne doutons pas qu'animé de ce désir et aussi, instruit par les expériences faites après 1918, le Conseil fédéral ne réussisse à dominer la situation et faire face aux engagements qu'il vient en somme de contracter crânement envers le peuple suisse.

Emouvant dans sa simplicité, rude dans sa franchise, mais combien grand dans son esprit, l'appel du Conseil fédéral sera entendu de tous ceux dont l'amour du pays n'a pas été entamé par les soucis de l'heure présente. Et ceux-là sont le peuple suisse tout entier. *N.*

---

se marie une deuxième fois et des enfants bientôt viennent consoler sa solitude et sa vieillesse. Il ne parle pas beaucoup. Ses conseils sont toujours fort écoutés. Une partie de sa fortune lui est revenue car il a vendu des terres de Guyane. Il n'a plus qu'à attendre la mort. C'est encore mal le connaître. Un homme comme lui dévoré d'action et de mouvement ne peut pas se laisser vivre. Une nouvelle occasion de mettre son talent d'organisateur en valeur lui est offerte bientôt. Il est député d'Avenches. De Berne, il reçoit la mission de s'occuper du réseau routier de la Suisse. Aussitôt, on le voit sur toutes les routes. Il dresse des plans, préconise de nouveaux tracés, rédige des rapports. Sa lutte pour l'amélioration du réseau force l'admiration de tous dans un pays où, pourtant, l'éloge est rare parce que la vertu civique fort répandue.

Malgré sa santé chancelante il continue à se lever tôt le matin. Souvent la nuit est là quand il se met à sa table de travail pour imaginer des perfectionnements ou des améliorations. Qu'importe. Il aime le travail et se tuera à la tâche.

Cependant, la fin approchait. Pour ses enfants, il mit au point un traité de vie morale d'une belle inspiration. C'est certainement ce traité qui a constitué l'armature spirituelle de la famille Guisan. Notre Général doit le connaître et dans ses heures de lassitude y chercher un réconfort.

Un jour que Jean Samuel Guisan se rendait à Lucerne il se sentit particulièrement mal. Une irritation intestinale lui dévorait ce qui restait de santé. Il revint à Berne précipitamment, se fit conduire à l'hôpital. Une médecine énergique devait ou le guérir ou l'achever.

Le miracle de la vieille négresse Zilia ne se renouvela pas et le remède acheva son homme. Jean Samuel Guisan mourut le 19 juin 1801 dans la paix de Dieu et la bénédiction des hommes.

Telle fut la vie du Chevalier Guisan ancêtre de notre Général.

Telle fut son existence pleine d'aventures pacifiques. Elle dit mieux que n'importe quel panégyrique ce que peut un homme quand la volonté l'habite. Elle dit aussi ce que la moralité fait d'un être vivant. Elle servirait à l'édification de beaucoup, comme elle a servi à faire de la famille Guisan le milieu dont est issu notre Général.

Tel ancêtre, tel descendant. *Ami Dajoie.*